En arrivant auprès du mur de clôture, William s'arrêta tout à coup, disant :

—Un autre que nous est venu cette nuit.

Bobby examinait déjà avec sa sagacité de sauvage une portion de la muraille dont la tapisserie de lierre était déchirée. Les cassures des pouces n'avaient pas eu le temps de jaunir, et les feuilles pendaient encore toutes fraîches.

—Un lambeau de drap ! s'écria-t-il.

—Drap fin, dit William ; cela n'a jamais appartenu au vêtement d'un rôdeur de nuit. Voyons aux traces !

—Il y avait en effet des pas marqués sur la terre, humide de rosée.

—Un escarpin, dit encore William, presque un pied de femme !

Bobby se prit à grimper comme un chat au haut de la muraille, où un objet blanc se montrait.

—G. L. et une couronne de marquis ! s'écria-t-il en jetant un mouchoir de baptiste à William.

—Gaston de Lorgères ! murmura William. Pourquoi celui-là n'est-t-il pas sorti du château par la grande porte ?

Il escalada le mur à son tour, et tous deux, pensifs, reprirent la route de Paris.

—Rien sous les blouses ? demanda l'employé de l'octroi.

William s'arrêta : une idée venait de traverser son cerveau. Prenant l'air à la fois innocent et futé d'un malin du village, il dit, au lieu de répondre :

—Est-ce que vous êtes ici pour arrêter les voleurs ?

—Pourquoi cela, garçon ? interrogea le préposé en tâtant sommairement sa blouse.

—Parce que m'est avis que vous avez dû voir passer notre voleur.

Le préposé demanda, éveillé aux trois quarts, cette fois, par la curiosité :

—Quel voleur ?

—Le mirliflor qui a emporté le beau breviaire tout neuf de M. le curé, donc !

—Est-ce bien possible s'écria l'homme de l'octroi : comme tout se trouve !

Il dit cela d'un tel ton que la sueur en vint aux tempes de William et de Bobby. Leurs cœurs battirent. Ils dirent à la fois :

—Vous l'avez saisi ?

—Ça ne paye pas de droits, répondit le préposé avec fierté, et je ne suis pas un gendarme !

—Quelle heure était-il quand il est passé ? interrogea tristement William.

—Une heure après minuit ....et je dis qu'il doit être loin, s'il court encore !

Ce matin là, une vieille pauvresse prit position dans la rue de Courty, non loin de la maison habitée par M. d'Arnheim, et un mendiant inconnu s'établit sur une borne, en face de la maison habitée par Mme. la princesse de Montfort. Ceci, bien longtemps avant qu'il ne fit jour chez Mme. la princesse. dont le sommeil se prolongeait en raison des émotions et des fatigues de la nuit précédente.

La première parole, en s'éveillant, fut pour s'enquérir de Gaston.

—M. le marquis, lui répondit sa femme de chambre, s'est déjà présenté trois fois pour parler à Mme. la princesse.

—Faites le prévenir, Justine. Je me sens faible et je n'ai pas le courage de me lever pour le recevoir. Qu'il vienne !

L'instant d'après, Gaston était introduit dans la chambre à coucher de sa mère.

—Mon cher enfant, lui dit tout d'abord la princesse, vous me connaissez et vous savez que je n'aime pas à gronder. Aujourd'hui,quand même j'aurais l'habitude de vous faire des réprimandes, je m'abstiendrais, car je veux avoir votre confiance, toute votre confiance. Il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire : j'ai deviné cela. Voulez-vous me faire votre confession ?

—De tout mon cœur, ma mère, répondit le jeune marquis en lui baisant tendrement la main. C'est précisément pour vour raconter mes petites affaires que j'avais pris la liberté de vous demander une entrevue ce matin.

—Alors, je vous écoute, Gaston, et je ne vous demande qu'une chose : c'est d'être franc avec votre mère qui vous aime.

M. le marquis rougit légèrement, mais il repartit sans hésiter :

—Vous pourrez vous plaindre de moi, madame, mais vous ne m'accuserez pas d'avoir manqué de franchise : je désire me marier.

—De ce premier coup, Mme. la princesse tressaillit sous sa couverture. Ce timide Gaston n'y allait pas, en effet, par quatre chemins.

—C'est-à-dire, répliqua la bonne dame, dont les sourcils se froncèrent malgré elle, que vous êtes un enfant, que vous êtes amoureux pour la première fois, et que vous devenez fou !

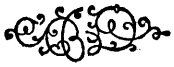
Il paraît que Gaston était cuirassé d'avance contre cette façon de discuter, car il se borna à porter de nouveau la main de sa mère à ses lèvres.

—Epouser une chanteuse !..... commença la princesse qui s'emflammait.

—Permettez, madame, l'interrompit Gaston très-doucement, veuillez permettre, je vous en prie. Si, dès le début, nous nous égarons à cent lieues de la question, je serai privé de vos excellents conseils qui tomberont nécessairement à faux. Je pouvais être un enfant, hier ; je penche à croire même que j'étais un enfant dans toute la force du terme ; mais je suis un homme aujourd'hui.....

La princesse sourit.

—Un homme, madame, répéta Gaston ; j'espère vous en fournir la preuve dans le courant de cet entretien.....Je suis amoureux, comme vous me faisiez l'honneur de le dire en second lieu : je passe condamnation là-dessus..... Quant à devenir fou, on dit que c'est le lot des esprits très-vifs et des imaginations brillamment surabondantes ; en mon âme et conscience, je me sens au-dessous de ce péril ; je ne suis pas assez bien doué pour devenir fou. Mon caractère froid, positif, et même prosaïque, a du moins cet avantage de me mettre à l'abri...

—Passons marquis, passons ! s'écria la princesse impatientée.

(A CONTINUER.)